

Signalons une dernière peinture appartenant encore au cimetière de Priscille. Elle nous montre une *Orante* entre deux scènes. L'*Orante* est vraisemblablement la personne ensevelie dans l'*arcosolium* (1). Le premier groupe, à gauche, se compose d'un vieillard assis dans une chaire, d'une jeune fille debout devant lui, et d'un jeune homme se tenant à la gauche de la jeune fille. Le jeune homme porte entre les mains un long voile, d'autres disent une tunique : en tout cas, ils s'accordent à voir le vêtement dont on usait dans la consécration des vierges. En face, et de l'autre côté de l'*Orante*, est une femme assise, comme le vieillard, avec un enfant entre les bras. Voici l'interprétation donnée par l'abbé Wilpert, et acceptée comme vraie par M. de Rossi. L'*arcosolium*, qui porte la fresque, serait le tombeau d'une vierge consacrée à Dieu, et

Marcellin, découvrit un *cubiculum* à moitié encombré de terre, et remarqua sur la voûte des peintures dont le caractère de style fixe l'origine vers le milieu du troisième siècle. Dans l'un des cadres voisins de l'entrée se trouvaient représentés une femme assise et, devant elle, un personnage qui lui adressait la parole. A la suite, on aperçoit l'adoration des mages, lesquels montrent de la main une étoile peinte sous la forme préconstantinienne du monogramme du Christ : ce qui autorise à prendre le premier groupe pour une scène de l'Annonciation ; d'où cette autre conclusion que le groupe analogue du cimetière de Sainte-Priscille est vraiment aussi la peinture du même mystère, bien que quelques critiques protestants l'aient nié. Voir Orazio Marucci, *Revue de l'Art chrétien*, 3^e livr., p. 271.

(1) On appelle de ce nom les monuments arqués qui se rencontrent si fréquemment dans les catacombes et généralement dans tous les cimetières chrétiens. L'*arcosolium* était donc un sarcophage, surmonté d'un arceau cintré. Dans la plupart de ces monuments l'espace vide circonscrit par l'arc qui surmonte le tombeau est orné de peintures ; quelques-uns en outre portent des bas-reliefs sur le devant du sarcophage. Il y a des *arcosolia* qui se rapprochent beaucoup de la forme de nos autels, de ceux du moins qui sont appuyés à la muraille. Le sarcophage, au lieu d'être placé directement sous l'arc, fait saillie sur l'aire de la crypte, et les retombées de ce même arc portent sur des pieds-droits et non sur la table de marbre qui sert de couvercle au tombeau. Les *arcosolia* qui contenaient les corps des martyrs étaient creusés dans les chapelles où se tenaient les assemblées chrétiennes, et c'étaient les autels où l'on offrait communément le saint sacrifice. Voir Martigny, aux mots : *Arco-solium* et *autel*.

cette vierge serait l'*Orante*. La scène de gauche reproduirait l'acte de sa profession ; celle de droite, que le vieillard indique du doigt à la jeune fille, représenterait la Mère de Dieu comme le type, le modèle et la protectrice des Vierges chrétiennes (1).

Telles sont les fresques relatives à la Sainte Vierge, découvertes dans un seul cimetière, et, je le répète, le plus ancien peut-être de tous, puisque ses premières cryptes remontent aux temps apostoliques. On y trouve en substance tout ce qu'on pourra voir de Marie dans les monuments postérieurs. Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit, en passant, sur les autres catacombes. Cela suffit pour faire comprendre quelle place considérable y tenaient les représentations de la Mère de Dieu.

III. — Mais il est une autre classe de monuments, qu'il n'est pas permis de passer entièrement sous silence. Je veux parler des *verres dorés*, dont il faut reporter la date aux III^e et IV^e siècles. On a recueilli plus de quatre cents fragments, soit de petites coupes aux pieds arrondis en ovale, soit de cratères à anses d'une dimension plus considérable ; ils étaient encastés dans le ciment des *loculi* (2). Ces fragments sont ornés de figures, et voici comment on les obtenait. L'artiste chrétien appliquait au fond du vase une feuille d'or sur laquelle il gravait au burin, inscriptions, scènes et figures bibliques ; puis il versait par-dessus une couche de verre en fusion ; ou bien, selon d'autres, il

(1) *Procès-verbal de la Confér. d'Archéol. chrét. du 8 mai 1888*; *Bulletins*, 1887-1889, p. 82; Oraz. Marucchi, *Eléments d'archéol. chrét.*, t. I, c. 8, § 2.

(2) On désignait par ce dernier nom les niches creusées dans les parois des couloirs et des cryptes pour y déposer les morts.

adaptait sur la feuille d'or une mince plaque de verre, qui, sous l'action du feu, devenait adhérente au fond de la coupe.

Le double fond, enveloppé dans le mortier, a résisté à l'action du temps, tandis que les frêles parois du verre, que rien ne protégeait, ont presque toujours péri. C'est à peine si l'on a pu découvrir jusqu'ici deux ou trois coupes intactes. Peut-être aussi ne fixait-on d'ordinaire dans le ciment que des débris de vase. Quoi qu'il en soit, les chrétiens se servaient des verres ainsi décorés dans les agapes qui suivaient les solennités du baptême, du mariage et des funérailles, ou bien encore aux fêtes publiques des martyrs et des Saints. De là résulte leur haute importance pour le sujet que nous traitons.

Or, un très grand nombre de ces verres représentent une femme dans la posture ordinaire de la prière, c'est-à-dire, une *Orante*. Bien qu'on puisse en plusieurs cas douter si l'artiste a prétendu graver l'image de la Mère de Dieu, assez souvent aussi l'incertitude n'est pas possible : car au-dessus de la figure on lit en toutes lettres le nom de *Maria*. Le P. Raphael Garrucci a publié plusieurs de ces images qu'on peut trouver expliquées et reproduites dans son ouvrage sur les *Verres historiés des catacombes* (1). Dans les unes, la bienheureuse Vierge se tient debout, les bras étendus, entre saint Pierre et saint Paul ; dans les autres, elle apparaît dans la même posture, mais entre deux arbres. De plus, il y a ce détail singulier que les deux

(1) *Vetri ornati de figure in oro trovati nei cimiteri dei cristiani primitivi di Roma, raccolti e spiegati da Raff. Garrucci, S. J.*

Les verres en question sont à la table IX, sous les numéros 6, 7, 10, 11. L'identification des Orantes des n. 8 et 9 avec la S. Vierge est douteuse. V. pp. 26-37.

apôtres ont chacun un rouleau ou dans la main, ou tout près d'eux, à la hauteur du visage. Ces volumes seraient ceux des saintes Écritures, suivant l'interprétation la plus probable. Du reste, l'âge des monuments se détermine, non seulement par celui des débris au milieu desquels on les a découverts, mais encore par la forme même et la disposition des vêtements.

Pour se rendre compte des attributions de ces différentes images d'Orantes, quelques remarques sont indispensables.

La première se rapporte aux deux apôtres, Pierre et Paul. D'autres monuments les montrent encore ayant entre eux, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, une Orante ; et cette Orante ne peut être Marie : car c'est un autre nom qui est gravé, celui d'*Agne*, par exemple, ou de *Peregrina*, ou encore, comme sur le célèbre sarcophage de Saragosse, celui de *Floria*. Or, les deux apôtres, dans ces images, signifient l'Église, du moins suivant une opinion très vraisemblable (1). D'où il suit que l'*Orante*, désignée par le nom de Marie, ne peut être la personnification de l'Église, mais signifie tout simplement la Mère de Dieu.

La seconde remarque concerne le symbolisme des arbres, substitués aux deux apôtres, dans plusieurs images d'Orantes. D'après les uns, ces arbres (et j'en dirai autant des blés chargés d'épis qui parfois les accompagnent ou les remplacent) figurent aussi l'Église, mais surtout l'Église triomphante ; car les Pères ont coutume de comparer les âmes saintes soit aux arbres fruitiers, soit au froment d'élection. C'est l'explication donnée par le P. Garrucci (2). Suivant

(1) R. Garrucci. *Vetri*, p. 27, n. 7.

(2) *Ibid.*, n. 8.

d'autres, et cette nouvelle explication ne diffère pas, quant au fond, de la précédente, ces emblèmes seraient le type du paradis. En effet, pour les anciens Pères, le paradis est le *verger éternel*, séjour des saintes jouissances où fleurs et fruits ne cessent de s'épanouir ou de mûrir. C'est sous des couleurs analogues que, dans les Actes de sainte Perpétue et de ses compagnons de martyre, Saturus dépeint le ciel des élus : « *Quasi viridarium, arbores habens rosae et omne genus flores* » (1). Au chapitre troisième des mêmes Actes, on voit les martyrs réunis dans ce verger céleste, « sous de grands rosiers qu'une douce brise effeuillait sans cesse, et se repaissant à satiété de parfums inénarrables, *in viridario, sub arbore rosae... odore inenarrabili alebatur, qui nos satiabat* ». Ainsi les textes répondent aux monuments, et ce que ceux-ci pourraient avoir d'obscur s'éclaire à la lumière de ceux-là (2). Donc, cette figure d'Orante qui représente la Vierge, soit entre les apôtres, soit principalement entre deux arbres, image abrégée du paradis, est Marie dans la gloire. Quelle conclusion tirer de ces figures, si ce n'est qu'elle est là, dans son office de médiatrice, révélé par son attitude suppliante ?

Faisons une troisième remarque. La coutume de prier debout n'était pas exclusive chez les premiers chrétiens. Ils priaient encore à genoux et prosternés. Les Actes des Apôtres nous en fournissent un illustre exemple : « Et nous étant mis à genoux sur le rivage, nous priâmes, » dit le compagnon de saint Paul (3). J'en trouve une autre preuve dans la *Vie* de saint Jac-

(1) *Act.*, c. 11.(2) L'abbé Martigny, *Dictionnaire...*, au mot : *Paradis*.(3) *Act.*, c. 21, 5.

ques le Majeur, de qui les genoux s'étaient durcis comme ceux d'un chameau par suite de ses longues et fréquentes prières. Nous avons un troisième exemple dans les Actes du martyre de saint Ignace (1). Il est superflu de chercher d'autres preuves (2).

Insistons plutôt sur un détail fort important. C'est que les chrétiens avaient adopté cette dernière manière de prier comme une marque de deuil, une démonstration de douleur et de tristesse. Ainsi Notre Seigneur avait pris cette attitude humiliée dans sa prière au jardin de Gethsemani (3). L'Église primitive, modelant sa manière de prier sur celle du Seigneur, avait prescrit, dès le principe, qu'on priât debout, les dimanches et durant le temps pascal, en signe de joie ; à genoux d'ordinaire, le reste de l'année, en signe de pénitence. Cette règle est mentionnée par Tertullien (4), par l'auteur des *Questions et Réponses aux Orthodoxes*, attribuées par erreur à saint Justin (5), et par un curieux passage de saint Jérôme, où nous lisons : « Saint Paul resta à Éphèse jusqu'à la Pentecôte, temps de joie et de victoire, où nous ne fléchissons pas les genoux, ni ne nous courbons vers la terre, mais où, *ressuscités avec le Seigneur*, nous nous dressons vers le ciel » (6).

(1) Ruinart, t. VII, p. 10 (édit. Véron).

(2) On peut lire sur ce sujet l'abbé Martigny, *Dictionnaire...*, au mot : *Prière*.

(3) Luc, c. 22, 41.

(4) Tertullien., *De Corona militis*, c. 3, P. L. II.(5) *Quaest. ad Orthod.*, resp. 115, P. G. VI, 1363.(6) S. Hieron., in *Prologo Comment. ep. ad Ephes.* P. L. XXVI, 442.

Ne peut-on pas rapporter à cette antique coutume l'attitude que nous prenons pour réciter l'Angelus dans le temps pascal et les dimanches ?

Dans la primitive Église, les catéchumènes priaient debout comme les fidèles, avec cette différence toutefois que ceux-ci tenaient le visage un peu levé vers le ciel (Tertull., *de Corona*, c. 3), tandis que les premiers inclinaient légèrement la tête, parce qu'ils n'avaient pas encore obtenu

Or, les images de chrétiens priant à genoux font complètement défaut dans les monuments des catacombes; ce qui semblerait donner raison à ceux qui voient généralement dans les Orantes, représentées sur les tombeaux, autant de figures des âmes *glorifiées*, à moins toutefois que certains signes caractéristiques excluent ce symbolisme (1). Une médaille, conservée au musée chrétien de la *Bibliothèque Vaticane*, montre saint Laurent, étendu sur son gril, et son âme prenant l'essor sous forme d'une Orante. Les Actes des saints Pierre et Marcellin rapportent aussi qu'on vit les âmes des deux martyrs monter vers le ciel sous les traits de deux jeunes filles richement vêtues. Ce qui tendrait à confirmer cette manière de voir, ce sont les inscriptions dont ces images sont fréquemment accompagnées : *Cum Deo in pace; in pace anima ipsius*; et plus expressément encore : *Vivis in gloria Dei*. Quoi qu'il en soit de cette induction générale, il n'y a pas d'incertitude, quand l'Orante porte avec elle les attributions de la gloire; si, par exemple, elle apparaît au milieu des arbres et des fleurs, entre Pierre et Paul, symboles de l'Église triomphante, comme c'est le cas pour la Mère de Dieu. Donc, encore une fois, c'est Marie bienheureuse et glorieuse que symbolisent nos Orantes, et Marie dans l'acte de perpétuelle supplication, propre à la Mère des hommes : telle, enfin, que les Pères nous l'ont dépeinte après son admirable Assomption. Je n'irai pas plus loin dans ces descriptions et ces recherches. Que ceux qui souhaiteraient de plus amples renseignements se

par le baptême le titre *d'enfants du Père qui est au ciel* : ce qui nous ramène aux idées précédemment exprimées.

(1) Voir sur ces différents points Martigny, *l. c.*

reportent aux ouvrages signalés, et tout spécialement à la collection des *Images de Marie dans les Catacombes*, publiée par le chevalier de Rossi (1), ou bien encore aux *Verres à fond doré* du Père Garrucci.

IV. — Le temps est venu de tirer nos conclusions en faveur de l'antiquité du culte de Marie. Or, rien n'est plus facile, même à l'aide des seuls monuments que nous venons de passer en revue. Et les protestants l'ont bien senti; car ils n'ont rien épargné pour jeter des doutes sur l'âge de ces images ou sur leur identification avec la Mère de Dieu; tant ils étaient persuadés que, ces deux points acquis, il leur faudrait avouer que le culte des chrétiens pour Marie n'est pas une invention postérieure au concile d'Éphèse, mais qu'il a ses racines dans l'antiquité la plus reculée, celle dont ils ont tant de fois célébré, pour nous l'opposer, la pure doctrine et la parfaite orthodoxie. Ce que nous avons dit, après les plus grands maîtres, nous dispense d'établir à nouveau les deux points combattus par eux. D'ailleurs, les négations ont bien dû s'atténuer

(1) Je dois pourtant indiquer, au moins pour mémoire, quelques autres figures de la Vierge. La première a été dessinée par le P. Arthur Martin (*V. Hagioglypt.*, p. 36) sur un tombeau de marbre, d'un style barbare, dans la crypte de Sainte-Madeleine, à Saint-Maximin. Elle représente Marie debout, dans la pose de la prière, c'est-à-dire, les mains étendues à la manière des Orantes, et vêtue de la dalmatique. Au-dessus de la tête on lit cette inscription : *Maria Virgo Minister de Tempulo Jerusalem*. Ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'à l'époque où fut érigé ce pieux monument la traditionnelle croyance que Marie avait été, dès son enfance, offerte au Temple, avait déjà cours parmi les fidèles.

M. Rohault de Fleury (*La sainte Vierge. Etudes archéol. et iconogr.*, t. I, c. 2) parle encore d'une image de la Visitation qui serait la plus antique des représentations de ce mystère, et qu'il assure être antérieure à l'an 340. Elle est reproduite sur une pierre dure, déposée au cabinet des Médailles de Paris, sous le n. 1332. Elle a comme dimensions 13 mm. sur 16. Les deux cousines se serrent mutuellement dans leurs bras, et l'on aperçoit entre elles une étoile et un croissant.

et disparaître pour un grand nombre d'entre eux devant les preuves écrasantes et sans réplique que nous avons signalées (1).

Rejetés de cette première position, les adversaires du culte de la bienheureuse Vierge se sont retranchés dans une autre. A les en croire, ces figures de Marie, fresques, bas-reliefs, ou représentations gravées d'*Orantes*, n'ont aucun rapport avec le culte d'honneur que nous avons la prétention d'y rattacher. Ce sont purement des scènes historiques ou des décors accessoires, uniquement destinés à l'ornementation des tombeaux. Deux affirmations également contredites par les faits. Lors même que la simple représentation de la Vierge dans une scène de l'Épiphanie pourrait

(1) M. de Rossi, dans un de ses Bulletins d'archéologie chrétienne (édit. franç. par M. l'abbé Duchesne, 3^e sér., 5 année, 1880, p. 22, suiv.) revenant sur « la plus ancienne des peintures de la Vierge Marie que l'on connaisse aujourd'hui dans les cimetières romains », celle dont nous avons parlé plus haut, en première ligne, écrit à ce sujet : « Il était naturel qu'un résultat semblable et les raisonnements qui l'appuient excitassent chez certaines personnes des défiances, des répugnances, provenant d'opinions préconçues et de préventions étrangères à la science et à l'archéologie. Je regrette qu'un livre sérieux, le *Dictionary of cristian antiquities* de Smith, dont le second volume vient de paraître à Londres, ait mérité la censure sévère, mais juste, que lui inflige la docte et impartiale critique de M. l'abbé Duchesne. — L'article, *Marie dans l'Art*, est déparé par la mention de certains jugements insensés d'un *cicerone* qui place au sixième siècle des peintures du second, parce qu'elles représentent la Sainte Vierge, et que leur antiquité pourrait déplaire à certains touristes (Bulletin critique de littérature... Paris, 1^{er} juil. 1880, pp. 67-68). Dans l'histoire de l'art chrétien, le second siècle et le sixième sont caractérisés d'une manière tellement différente que la confusion entre eux est impossible et absurde... De telles étrangetés se réfutent d'elles-mêmes; elles n'obtiennent pas le moindre crédit parmi les savants et les connaisseurs, même protestants. Mon étude sur l'âge de cette peinture se heurtait au préjugé, répandu alors, même parmi les catholiques, que les images de la Sainte Vierge avec son divin Fils n'ont été en usage que depuis la condamnation de Nestorius, au concile d'Ephèse. Malgré cela, elle fut accueillie avec une grande attention, surtout en Allemagne. Dernièrement, M. Victor Schultze, qui a pourtant pris à tâche de rabaisser autant que possible l'importance du monument et de contredire mes raisonnements, a été obligé de convenir qu'on peut en chercher la date entre 150 et 170, au temps des deux premiers Antonins ».

n'être qu'un tableau commémoratif du récit évangélique, aurait-on le droit de porter le même jugement sur la même peinture tant de fois répétée; disons plus, partout mise à la place d'honneur comme le motif dominant du tableau? De plus, comment faire passer pour une représentation purement historique l'image de Marie, séparée des mages, et posant devant nous avec l'Enfant-Dieu, comme est celle du cimetière de Priscille?

Il faudra donc dire aussi que le Sauveur, sous quelque forme qu'il apparaisse, soit entre les bras de Marie, soit comme Pasteur, ne prouve rien en faveur du culte que lui rendaient nos Pères. Ces chrétiens des premiers âges auraient-ils ainsi multiplié les figures et les symboles de la Mère de Dieu, s'ils n'avaient pas eu pour elle dans leur cœur l'estime, la vénération et l'amour que nous sentons au fond des nôtres?

J'ai dit que la Sainte Vierge, dans les différentes scènes, est, avec son Fils, à la place d'honneur. Ce qui prouve encore qu'elle n'est pas là comme le serait un personnage secondaire dans une scène historique, c'est qu'elle y paraît assise, et sur une chaire voilée, analogue à celle des évêques, symbole, par conséquent, de la puissance et de la grandeur; parée elle-même de vêtements plus riches qu'elle n'en porta jamais aux jours de sa vie mortelle. C'est donc un personnage honoré, vénéré.

En voulez-vous d'autres preuves, rappelez-vous cette vérité certaine que Marie, dans les catacombes, est plus d'une fois la personnification de l'Église, et surtout de l'Église triomphante; non pas une ombre telle quelle de l'Église du Christ, mais plutôt le divin exemplaire sur lequel cette Église a été moulée. Peut-

il être pour la Vierge une louange plus haute ?

En outre, et c'est par là que nous porterons jusqu'à l'évidence la vérité de notre conclusion, Marie, dans ses figures d'Orante, s'offre à nous comme la *médiatrice d'intercession* ; médiatrice glorifiée, puisque les symboles accessoires qui l'accompagnent la montrent au sein des *vergers éternels* ; médiatrice perpétuelle, puisqu'elle a toujours les bras tendus et les mains élevées pour la prière. Ne me dites pas que cela ne prouve aucunement qu'on lui rendit un culte d'honneur. Cette réponse ne vous serait pas apparue comme plausible, alors que ces monuments étaient encore ensevelis dans leur poussière. A coup sûr, si quelque savant catholique eût pressenti dès lors les découvertes faites depuis, votre persuasion que l'antiquité chrétienne ne rendait aucun culte à la Vierge vous eût fait rejeter sa prédiction comme une chimère.

Mais les catacombes nous suggèrent encore un argument tout à fait décisif. Les chrétiens d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, invoquaient en Marie leur médiatrice auprès de Dieu. Vous en doutez ; lisez les inscriptions des plus antiques cimetières. En voici quelques-unes : Sotius, prie pour nous, afin que nous soyons sauvés ; — Augenda, vis dans le Seigneur et intercède pour nous ; — Matrona, prie pour tes parents ; elle vécut un an, 52 jours ; — Atticus, dors en paix, assuré de ton salut, et prie soucieusement pour nos péchés (trouvée à Rome, près de Sainte-Sabine, en 1873) ; — Atticus, ton esprit vit dans le Bien ; implore-le pour tes parents (cimetière de Calliste) ; — Sabbatius, douce âme, prie pour tes frères et tes compagnons (cimetière des Saints Gordien et Épimaque) ; — Puisses-tu vivre en Dieu et prie pour nous ; — Ibas,

sois dans la paix, et prie pour nous (deux inscriptions grecques du cimetière de Domitille) (1). Ainsi, de toutes les catacombes s'élèvent par centaines les voix qui attestent le dogme catholique de l'invocation des Saints, tant calomnié par nos adversaires (2) ; j'ai dit, des saints, et non pas seulement des martyrs : car c'est là ce que les inscriptions démontrent jusqu'à l'évidence.

Or, je le demande, si les chrétiens invoquaient leurs martyrs, et non seulement leurs martyrs, mais leurs frères sortis de ce monde pour entrer dans la paix

(1) Voir Oraz. Marucci, *op. cit.*, t. I, p. 188, suivv., L. III, c. 4. Martigny, *Dictionn.*, au mot : *Saints*, p. 555 et suivantes.

(2) On sait de quelles risées ils ont poursuivi l'usage de suspendre des *ex-voto* devant les images de la Sainte Vierge et des autres saints, en témoignage de reconnaissance pour les grâces obtenues par leur intercession. A les en croire, il a fallu toute l'ignorance du moyen âge pour introduire une coutume si pleine de superstition. J'ignore si les catacombes mieux explorées ne nous montreront pas un jour cet usage établi dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Ce que je sais bien, c'est que, dans la première moitié du cinquième, il était en pleine vigueur et que, par conséquent, il faut remonter bien plus haut pour en trouver l'origine.

Nous avons, sur cette matière, un témoignage bien précieux de Théodoret ; témoignage d'autant plus décisif qu'il parle de cette pratique comme d'une chose courante, et qui saute en quelque sorte à tous les yeux, même à ceux des païens. Le voici dans sa traduction latine : « *Strenuorum vero martyrum templa clara et conspicua cernuntur... Neque ad haec nos semel, bisve aut quinquies quotannis accedimus, sed frequentes conventus celebramus, saepe etiam diebus singulis horum Domino laudes decantamus. Et qui integra sunt valetudine, hanc sibi conservari ; et qui morbo quopiam conflictantur, hanc depelli petunt. Petunt et liberos qui his carent, et quae steriles sunt rogant ut matres fiant : qui donum adepti sunt, salvum sibi id servari postulant. Qui peregrinationem aliquam auspicantur, ab his petunt ut viae sibi comites sint ducesque itineris ; qui sospites redierunt, gratias referunt, non illos adeunt ut deos, sed tanquam divinos homines intercessoresque sibi ut esse velint orantes.* »

« *Quod vero votorum compotes fiant qui fideliter petunt, palam testantur illorum donaria, curationem indicantia. Alii enim oculorum, alii pedum, alii manuum simulacra suspendunt, ex argento aurove confecta. Accipit enim horum Dominus etiam parva pretiique exigui, proferentis facultate donum metiens. Haec autem morborum depulsionem indicant, cui testandae ab iis posita sunt qui sanitatem receperunt. Eadem ibi sepulchrorum virtutem praedicant : horum porro virtus eorumdem Deum verum esse Deum declarat.* » Théodoret, *Græcarum affectionum curatio, serm. 8, de Martyribus*. P. G., LXXXIII, 1032.

éternelle et vivre en Dieu, comment n'auraient-ils pas rendu le même culte de prière à la Mère de Dieu, à celle qu'ils aimaient à représenter associée aux hommages rendus à son Fils par les mages de l'Orient, siégeant constamment à la place d'honneur parmi les amis de Dieu, leurs avocats, dans l'attitude de l'*Orante* suprême, au sein de la gloire ? Est-ce probable ; est-ce même possible ?

Je lis dans un sermon de saint Jean Damascène : « Toutes les fois que je regarde une image de la Vierge Marie, Mère de Dieu, aussitôt je lui dis : Immaculée Mère de mon Dieu, Mère du Christ-Dieu, priez votre Fils et mon Dieu pour qu'il ait pitié de moi dans sa miséricordieuse bonté. C'est que la supplication de sa mère est puissante sur le cœur si tendre du Seigneur. Donc, ô Vierge excellemment digne de vénération, ne méprisez pas la prière des pécheurs ; car il est miséricordieux et puissant pour nous sauver celui qui a daigné souffrir pour nous la mort et la mort de la croix » (1). Ce que disait et pensait Jean Damascène, pourquoi les chrétiens des premiers âges ne l'auraient-ils pas, eux aussi, dit et pensé devant les mêmes images ? Est-il rien de plus naturel à la piété chrétienne ? D'autant plus qu'ils le disaient et pensaient à la vue d'autres images, comme les textes contemporains en font foi ; d'autant plus que sa posture même de *Suppliante* les y invitait plus vivement encore que ne le ferait toute autre attitude : car elle rappelle manifestement le rôle d'*Avocate*, par excellence, attribué par les Pères à Marie, dès le second siècle (2).

(1) *Opusc. adv. Iconocl.*, Joan. Damasc. sive Joann. Patriarc. Hierosol., n. 14. P. G., xcvi, 1360.

(2) *S. Iren., adv. Haeres.* P. G., vii, 1175.

Supposez un protestant qui entre dans une église catholique, et demandez-lui à quels signes il reconnaît qu'on y vénère les Saints, et tout particulièrement Marie ? Il vous montrera les tableaux qui les représentent, appendus aux murailles, et, à la place d'honneur, après la statue de Jésus-Christ, celle de sa divine mère. Ce seront là pour lui des signes manifestes que le culte abhorré des images et des saints personnages dont elles sont la reproduction est en honneur parmi les chrétiens qui viennent ici prier. Aussi bien, quand la Réforme eut rejeté le culte des Saints, n'eut-elle rien de plus pressé que d'enlever les images des temples et de les briser. Donc, encore une fois, puisque les chrétiens des premiers âges, à l'époque où les Apôtres venaient à peine de disparaître, représentèrent dans les lieux destinés au culte, non seulement l'image du Sauveur, mais celle de sa mère, et dans les conditions que nous avons dites, c'est une démonstration claire et nette qu'ils rendaient un culte religieux à leurs exemplaires.

Il est assez d'usage de rapporter à trois parties principales le culte que nous rendons aux Saints, et tout particulièrement à la Mère de Dieu : culte d'honneur, culte d'invocation, culte d'imitation. Or, voilà ce qui nous est apparu dans les monuments des catacombes. Culte d'honneur : personne n'est, après Jésus, au premier rang, comme Marie, sa divine mère. Culte d'invocation : regardez l'*Orante* perpétuelle devant le bon Pasteur et dans les gloires du paradis. Culte d'imitation : souvenez-vous de la scène où le Pontife montre à la jeune vierge qu'il consacre, Marie, type, modèle et parfait exemplaire de la virginité.